«LES VOILA! ILS SONT SUR LA PREMIERE PLATE-FORME!»

SERVERIN Jacques
(Reportage photos
SCHREIER Bernard)
Le Progrès
(samedi 8 juin 1963)
p.1 et dernière

(Collection MEYSSONNIER Marcel)
(Collection FRACHON Jean-Claude,
site www.juraspeleo.com)

Dans les bras de leurs sauveteurs, trois des « spéléos » lyonnais faisaient surface

Ils avaient passé cinq jours sur un surplomb rocheux, mais leurs deux compagnons avaient été emportés par les eaux

MEYSSONNIER

« le Progrès » 8 JUIN 1963

DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL JACQUES SERVERIN (REPORTAGE PHOTOGRAPHIQUE BERNARD SCHREIER)

COMMENCEE à 7 h. 30 hier matin, la bataille contre la goule de la Foussoubie s'est terminée à 11 h. 5 minutes exactement, par la victoire du gouffre, dont trois des cinq prisonniers avaient pu se présenter aux avant-postes du sauvetage, et par la défaite des hommes forcés de lui abandonner un mort et un disparu.

Et pourtant, on peut le dire aujourd'hui, pour la plupart des hommes qui s'échinaient dans le bourbier de Vargnas, cette demi-défaite fut une récompense inespérée.

L'aube avait apporté un étonnant silence après le fourmillement de la nuit. Partis, les milliers de curieux venus s'asseoir sur les touffes de lavandin, un peu en spectateurs du Tour de France ; partis aussi les crépitants bulldozers qui avaient édifié ce barrage-voûte, qui fut un « Serre-Ponçon » miniature et éphémère ! Les puissants projecteurs qui éclairaient ces scènes de labeur acharné et lugubre s'étaient éteints aussi et il restait, avec une gendarmerie restreinte, les pompiers du premier jour qui puisaient l'eau du torrent, ou plutôt des torrents, pour la déverser plus loin.

Au bord de l'entrée, les explorateurs du sauvetage se trouvaient dans l'intimité. L'équipe de pointe commandée par Schaffran, le Lyonnais, du C.R.E.P.S. de Voiron, comprenait Michel Alain Rias, et Gonthier, du C.A.F., ainsi que Protat. Ces deux derniers et Schaffran connaissaient parfaitement la grotte.

Tous se laissèrent glisser dans la goule avec tout l'arsenal des spéléologues, et l'on attendit...

Pas longtemps. Il n'y avait pas deux minutes qu'ils avaient abordé le premier et redoutable à-pic que la voûte répercuta un cri :

Les voilà ! Ils sont sur la première plateforme !

C'étaient Cheleitz, Delacour et Besacier qui progressaient avec de la lumière et s'avançaient au bord d'une « marmitte ». Le temps de lancer des canots, de se serrer simplement la main et, soutenus par les arrivants, les trois reclus sortirent eux-mêmes de l'abîme où ils avaient leur première nuit de sommeil depuis leur isolement.

Ils étaient trois, mal ils n'étaient que trois !

Les nerfs ci qués, le jeune Protat, un chevronné du gouffre, s'effondra...

Mais l'heure était à l'action. Hissés au jour, puis à la surface, les rescapés furent conduits vers les civières sur lesquelles ils se couchèrent, fermant les yeux, non pas éperdus de fatigue mais éblouis par tant de lumière du jour. Seul, le barbu Besacier garda les yeux ouverts sur le soleil. Il vit briller les casques chromés des sauveteurs, le vert des feuilles d'alentour ; il reconnut d'autres visages amis et il fallut le forcer pour qu'il aille, sur ses jambes, recevoir des soins à la clinique de Vallon-Pont-d'Arc.

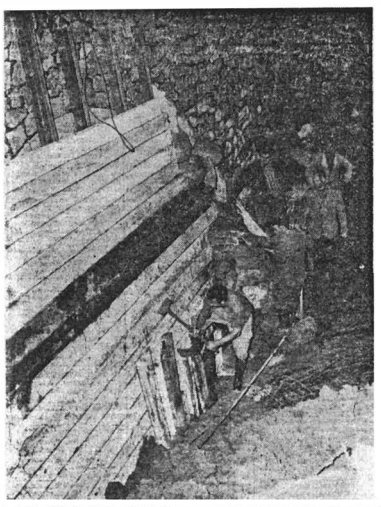
Et, quand l'ambulance emporta les civières, les pompiers, les machinistes, ceux qui ne savaient encore rien, comprirent qu'on emmenait des survivants, parce que les vêtements étaient secs. Il n'y eut aucune explosion de joie.

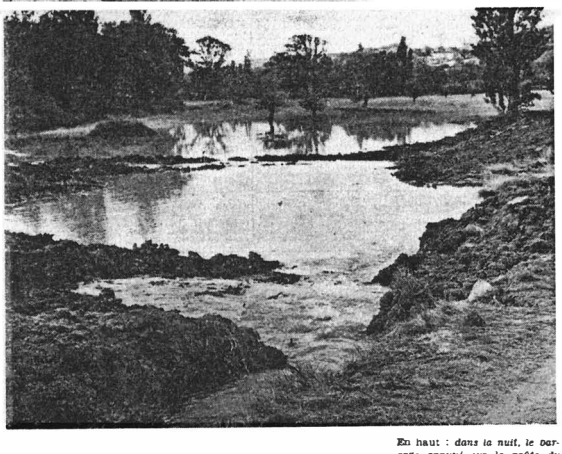
Nos photos dans le titre : *c'est la délivrance pour les trois rescapés de la goule de Foussoubie, qui sont hissés hors du gouffre.* De gauche à droite : *Emile Cheleitz, Jacques Delacour et Alain Besacier.*

au passage de ceux pour qui le cauchemar était fini : les travailleurs nocturnes, comme les sauveteurs qui reçurent les survivants dans leurs bras, n'avaient plus la même conscience de l'irréel miracle et pouvaient, tout juste, sentir leur gorge se serrer et essuyer quelque chose qui coulait sur leurs joues hirsutes.

Par bribes, on sut le principal. Les cinq, leur exploration terminée, se dirigeaient vers l'entrée du gouffre quand le bouclier du torrent dévala. Ils étaient, comme nous le supposions, à trois cents mètres de l'entrée. Trois purent prendre place sur une « vire », un éperon rocheux qui surplombe l'abîme, tandis que Ratfy et Dupont se cramponnaient un peu plus bas. Les trois survivants ont pu rattraper dix des bidons de vivres jetés dans le courant, recueillir les lampes de poche pour remplacer leurs lumières défaillantes, mais eux qui avaient découpé une ceinture de cuir dont ils mâchouillaient les lanières pour tromper la faim, ont pensé aux compagnons de l'aval et lâché cinq des bidons recueillis dans le courant.

2 SUITE EN DERNIERE PAGE





En haut : *dans la nuit, le barrage appuyé sur la voûte du pont est achevé*

Ci-dessus : *le barrage a donné naissance à un lac artificiel*

Ci-dessous : *la pénible remontée de Jacques Delacour soutenu par ses sauveteurs*

MEYSSONNIER

« le Progrès » 8 JUIN 1963

La bataille contre la goule de la Foussoubie n'a duré que quatre heures

car le barrage cédait sous la pression des eaux

2 SUITE DE LA PREMIERE PAGE

Les deux naufragés ont-ils jamais pu mettre la main dessus ?

Hélas ! Tandis que M. le docteur Roure, de Rivom, et son confrère Mme Brustier, prodiguaient leur soins aux rescapés, une voix monta du fond :

Il y a un mort.
— *Qui ?*
— *Tout à l'heure on pourra le dire...*

...Une jeune fille plia sur ses jambes, car elle avait entendu parmi les rumeurs, prononcer le nom de Jean Dupont. Mme Tréjounon, dont le mari organisait les recherches avec M. Ageron, l'emmena, avant de reprendre sa noble tâche de spéléologues qui n'était pas terminée.

Pendant ce temps, un autre drame se produisait sur la route, dans l'autre chantier de sauvetage qui était celui des sapeurs et des terrassiers. Le torrent de la Foussoubie, endigué, n'était plus à craindre pour le moment, mais sur son affluent immédiat, la Ségréa, qui se jette en aval, vers la goule, le barrage de sacs de terre commençait à craquer. En toute hâte, les harkis, demi-nus et chaussés de sandalettes, coururent dans la boue avec d'autres sacs sur les épaules, tandis que quatre pompes d'épuisement s'en allaient puiser l'eau dans l'étang auquel ce torrent sert de déversoir.

Malheureusement, cette eau devait être rejetée dans la retenue de la Foussoubie et sous cet afflux nouveau, le mur de terre menaçait de se rompre d'un moment à l'autre.

Alors, après une réunion au cours de laquelle M. Boubey, du préfet de l'Ardèche, en plus du temps incertain, on ne pouvait plus répondre des eaux, M. Hosteing, préfet de l'Ardèche, nous fit part de la grave décision prise.

Les recherches sont terminées. L'eau contrarie les recherches qu'elle rend précaires et risque de les faire tourner à une nouvelle catastrophe. On a retrouvé un corps (nous savons déjà qu'il s'agissait de celui de Jean Dupont. N.D.L.R.), et l'autre est repéré, sans espoir que ce soit celui d'un survivant.

La maman de Bernard Ratfy, celle qui partagea cinq jours durant cet espoir indompté qui soulève les montagnes, l'espoir de Maufrais, était là...

On remonta le matériel, des cordes, des vêtements, on dégonfla les canots pneumatiques, des hommes aux yeux hagards enlevèrent leurs palmes de caoutchouc, gravirent à pas lourds les gradins de limon et attendirent. La mère encouragea le dernier des hommes-grenouilles, puis quand on replia les brancards inutiles, s'en alla.

Alors, nous n'osâmes plus nous regarder dans les yeux.

Atterrés, voulant croire encore, nous aussi en un miracle pour le quatrième des spéléologues lyonnais, nous avons suivi M. Hosteing dans son poste de commandement.

Il nous dit : *Les sauvetages effectués dans le cadre du plan O.R.S.A.C., avec le maximum de moyens coordonnés, ont donné les résultats suivants : trois rescapés, un corps identifié et amarré à l'anfractuosité qui le retient, Jean Dupont, et un disparu, Daniel Ratfy.*

J'ai fait remonter les équipes d'exploration, car l'équilibre des eaux devenait précaire. On ne pouvait plus garantir une sécurité dans le fond... Les recherches ne reprendront que lorsque les conditions atmosphériques le permettront.

Et, après avoir adressé un digne hommage aux pompiers civils, aux services d'incendie et de secours, aux gendarmes, à la troupe, aux Ponts et Chaussées, aux services de sécurité de la G.N.R., de Pierrelatte et de Marcoule, comme aux entreprises privées, le préfet de l'Ardèche me confirma l'abandon du gouffre.

Le barrage sera détruit, car nous devons rétablir les cours d'eau selon la topographie du terrain.

C'est fini. Tandis que les spéléologues au ventre creux (ils ont reçu, mercredi, une tablette de chocolat pour 22 et un membert pour 39 le lendemain) plient tristement bagage, Cherleitz le ressuscité est revenu au camp reprendre sa place dans l'équipe.

Reportage photographique de Bernard SCHREIER

rand avait fait connaître, qu'en

Alain Besacier, serrant entre ses dents sa lampe électrique, arrive hors du gouiet sur un canot pneumatique lancé par les sauveteurs

Ces hommes qu'on accuse parfois d'être téméraires ont bien mérité cet énorme et coûteux mouvement de sauveteurs et d'engins, déployé devant ce gouffre. Nous connaissons mal leurs joies, mais nous partageons leurs deuils. Car ces sacrifices et ces deuils ont permis à notre pays de découvrir dans des gouffres réputés infernaux tels ceux d'Orgnac, des Eyzies ou de Laschaux, des merveilles géologiques et des enseignements d'un lointain passé, dont nous nous enorgueillissons. Et puis, la vie de trois garçons énergiques vaut bien une mobilisation des braves gens.

L'après-midi, je suis revenu près du tombeau qu'est maintenant la Goule. Déjà les bulldozers mordaient dans l'arc de terre qu'ils avaient construit au cours de la nuit, et l'eau se frayait à nouveau un passage.

Une à une les pompes s'arrêtèrent de cracher, mais des voitures lyonnaises restèrent au bord de la route...

Jacques SERVERIN.

LE RÉCIT DES CINQ JOURS

AVANT que les trois rescapés ne soient transportés à l'hôpital de Valence, ils devaient, par bribes, faire le récit de leurs cinq jours dans le gouffre de la Foussoubie.

Emile Cheilletz, 18 ans, le benjamin du groupe, devait dire : *Lundi matin, nous avons levé le camp à 7 heures. Alertés par la pluie qui tombait en abondance, nous avons décidé de sagner l'entrée. Nous avons commencé à progresser, mais, brusquement, les eaux ont grossi et, pour passer le siphon, nous avons dû plonger et continuer à la nage. Le flot montait de minute en minute et chaque chute d'eau fut transformée à vue d'œil en cataracte. Nous avons failli revenir sur nos pas, mais nous avons compris qu'il était impossible de faire marche arrière. C'est aux environs de 10 heures que nous avons perdu notre premier camarade, Bernard Rassy. Il paraissait fatigué et nous avons cherché une corde pour l'amarrer, mais il a lâché prise et il a été entraîné par le flot.*

Peu de temps après, a poursuivi Jacques Delacour, nous avons dû prendre une échelle pour franchir une faille, la tête en bas avec appui des mains et des pieds. C'est alors que Jean Dupont a décroché. Nous l'avons vu tomber dans la cascade. Il a roulé dans l'eau et nous avons pu suivre la trace lumineuse de son casque. Nous espérions qu'il pourrait se rétablir, mais il nous était impossible de faire quoi que ce soit pour lui. Nous avons continué à progresser en rampant, dormant comme nous le pouvions sur d'étroites corniches, souffrant du froid, de la faim, de nos blessures aux mains et aussi de l'obscurité car il ne nous restait qu'une lampe que nous devions économiser.

J'ai bien failli y rester moi-même, a ajouté Emile Cheilletz. *En passant un puits, j'ai basculé et j'ai rebondi sur une corniche à 15 mètres en contrebas. Puis je suis tombé encore de 5 mètres. Mais j'ai pu me relever et continuer.*

C'est alors que le jeune homme a raconté que ses deux camarades et lui s'étaient soutenus en mangeant le ceinturon.

Sans ce cuir qui nous a permis de mâchonner, il est vraisemblable que nous n'aurions pas atteint la sortie a affirmé Cheilletz.

Nous avons atteint l'entrée mercredi soir, mais une cataracte interdisait le passage et nous avons campé tous les trois sur une corniche, a poursuivi le jeune homme. *Hier matin nous avons aperçu des lumières et nous nous sommes mis en position, pensant que les secours arrivaient, mais nous avons vu qu'il s'agissait de bidons. Nous en avons ramassé quinze au passage et nous en avons lâché cinq à l'intention de nos deux camarades dont nous ne savions pas ce qu'ils étaient devenus. Ces bidons nous ont permis de manger, de nous éclairer et même de lumer. Ce matin, nous avons constaté que la cataracte avait disparu. Nous rassemblions nos forces pour escalader la petite falaise qui nous barrait le chemin lorsque nous avons aperçu la lumière de Charles Schaffran qui nous rejoignait avec une échelle.*

« LES VOILA ! ILS SONT SUR LA PREMIÈRE PLATE-FORME ! »
Dans les bras de leurs sauveteurs, trois des «spéléos» lyonnais faisaient surface.

La bataille contre la goule de la Foussoubie n'a duré que quatre heures car le barrage cédait sous la pression de l'eau.

Le récit des cinq jours.
[absent sur version Jura]